

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Titulaires. — II Société d'une messe. — III Caisse ecclésiastique. — IV Correspondance Romaine. — V La quatrième convention Acadienne. — VI Tailleferet la bannière du Sacré-Coeur. — VII M. l'abbé J.-Alfred Denis. — VIII Au sujet de la mort du roi Humbert. — IX Apostolat de la Prière. — X Aux Prières.

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTREAL

Dimanche, le 9 septembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête du titulaire du Saint-Nom de Marie (Notre-Dame, à Montréal.)

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Fête du titulaire du Saint-Nom de Marie (Marleville) et solennité de celui de Sainte-Rosalie.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité du titulaire de Saint-Adrien.

Dimanche, le 16 septembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête des titulaires de Notre-Dame des Sept-Douleurs (Verdun) et de Saint-Cyprien.

SOCIÉTÉ D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, le 30 août 1900.

M. l'abbé Joseph-Uldéric Leclerc, chanoine honoraire, vicaire forain et curé de Saint-Joseph à Montréal, décédé ce matin, était membre de la Société d'une messe.

EMILE ROY, ptre, *chancelier*.

CAISSE ECCLÉSIASTIQUE

Montréal, le 30 août 1900.

M. l'abbé J.-U. Leclerc, chanoine honoraire, vicaire forain et curé de Saint-Joseph, décédé ce matin était membre de la Caisse ecclésiastique de Montréal.

J.-G. Payette, ptre, *secrétaire*.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 14 août 1900.

DEPUIS qu'une absence momentanée m'a imposé la cessation provisoire de mes correspondances, de grands événements politiques se sont succédé en Italie. L'assassinat du roi Humbert à Monza, au moment où il revenait d'une fête gymnastique, a appelé au trône son fils Victor-Emmanuel III.

La transmission du pouvoir s'est faite sans secousses, sans heurts, sans difficultés. La mort subite du roi est bien pour quelque chose dans cette tranquillité : les partis anticonstitutionnels, républicains et socialistes, ont été désorientés. Ils ne s'attendaient point à une solution à si rapide échéance, et n'étaient point prêts à entrer en lice. D'autre part, cet assassinat a excité dans toute l'Italie un violent sentiment d'indignation et de dégoût. Il n'y avait place que pour la douleur et celle-ci se manifestait avec cette modalité bruyante propre aux méridionaux. Quand la nouvelle en fut connue à Rome, on s'abordait dans les rues en pleurant, et ces larmes étaient sincères. On fit à Naples une grande démonstration de deuil pour la mort du roi ; par les instantanés, pris çà et là, il est facile de voir qu'une grande partie du peuple sanglottait. Le sentiment populaire était donc peu préparé à laisser profiter de ce deuil pour en faire une arme contre la monarchie de Savoie. Elle venait de recevoir comme une nouvelle consécration dans le sang du roi.

— Le roi Humbert était franc-maçon et même 33 si on en croit les affirmations de la franc-maçonnerie elle-même. Je sais bien que la franc-maçonnerie, fille légitime du diable, comme lui ne recule pas devant un mensonge dont elle espère tirer profit. Il se pourrait donc que ces affirmations, qu'il est d'ailleurs impossible de contrôler, fussent intéressées. Cependant, il résulte, de l'ensemble de la vie de ce souverain, que s'il n'était point franc-maçon, il était digne de l'être et se conduisait comme s'il l'était. Il est mort frappé au cœur sans avoir eu le temps de se confesser. Mgr Bignami, chapelain de la cour, croyant voir dans le cadavre quelques mouvements convulsifs, a bien essayé une absolution *in extremis* ; mais qui saura jamais la valeur de ce sacrement donné dans ces conditions ? Cela étant, Humbert était pécheur public, envahisseur et détenteur des biens de l'Eglise,

usurpateur de la
sous les excommuniés
pas excommunié
s'était point re
a accordé des fun
puisqu'elles étaier

— Il est plus f
bornerai toutefois
comme à l'étranger
roi a amené un
tance des revendic
en tout autre pays
et il est bon qu'il y
tration. Cette néce
l'ordre des faits, l'a
de heurts trop fréq
rain-Pontife impos
conduits à des com
principes, rendent
voirs développent l
évêque, un archevêq
toute leur rigueur.
il n'en est point le
Pontife, chef suprém
se. Dans le cas qui
nus, inspirées certain
conditions spéciales
mourant, lui tenir ex
être son fait et l'étai
thumes, faire fléchir
à ses prières. Si le S
graves motifs ; ce n'
croire qu'il a agi pou

— Le roi Humbert
Son père, Victor-Em
Sa vie politique l'avait
lui fit, un mois avant
Pie IX, où il se récor

usurpateur de la juridiction ecclésiastique, tombant par conséquent sous les excommunications de la bulle *Apostolica Sedis*. Il n'était pas excommunié nommément ; mais était excommunié notoire. Il ne s'était point retracté. On se demande alors pourquoi l'Eglise lui a accordé des funérailles qui avaient un certain degré de solennité, puisqu'elles étaient présidées par l'archevêque de Gènes.

— Il est plus facile de poser la question que de la résoudre. Je me bornerai toutefois à faire remarquer qu'on ne juge pas en Italie comme à l'étranger. La juxtaposition des deux pouvoirs du pape et du roi a amené un *modus vivendi* pratique qui, sans toucher à la substance des revendications pontificales, a permis une coexistence qui, en tout autre pays n'aurait pas duré six mois. Le pape reste à Rome et il est bon qu'il y reste pour le bien de l'Eglise et de son administration. Cette nécessité emporte avec elle des tempéraments dans l'ordre des faits, l'adoucissement d'angles trop aigus, l'amortissement de heurts trop fréquents, qui rendraient sans cela la vie du Souverain-Pontife impossible ici. Les Italiens et les Romains sont donc conduits à des compromissions qui ne cédant rien sur le terrain des principes, rendent plus large la sphère dans laquelle ces deux pouvoirs développent leur action. Il ne faut pas non plus oublier qu'un évêque, un archevêque doit faire exécuter les lois canoniques dans toute leur rigueur. Il est gardien de la discipline dans son diocèse ; il n'en est point le supérieur. Autre est la position du Souverain-Pontife, chef suprême de toute l'Eglise. Il fait les lois et en dispense. Dans le cas qui nous occupe, il a cru pour des motifs à lui connus, inspirés certainement par le bien de l'Eglise en général, et par les conditions spéciales de l'Eglise en Italie, interpréter la pensée du roi mourant, lui tenir compte de dispositions chrétiennes, qui pouvaient être son fait et l'étaient même si on en croit certaines révélations posthumes, faire fléchir en sa faveur les règles de l'Eglise et l'admettre à ses prières. Si le Souverain-Pontife l'a fait, il a eu pour cela de très graves motifs ; ce n'est point à nous à les lui demander, nous devons croire qu'il a agi pour le mieux des intérêts de l'Eglise.

— Le roi Humbert d'ailleurs n'était ni un sceptique, ni un sectaire. Son père, Victor-Emmanuel II, était un homme d'une foi profonde. Sa vie politique l'avait conduit à lutter contre sa foi ; mais Dieu lui fit, un mois avant de mourir, la grâce d'une entrevue suprême avec Pie IX, où il se réconcilia avec l'Eglise. Humbert, sans avoir la foi

NE

le 14 août 1900.

imposé la cessation
grands événements
L'assassinat du roi
fête gymnastique,

ousses, sans heurts,
our quelque chose
nels, républicains
daient point à une
êts à entrer en lice.
alie un violent sen-
place que pour la
ité bruyante propre
onnuë à Rome, on
étaient sincères. On
our la mort du roi ;
qu'une grande par-
était donc peu pré-
une arme contre la
omme une nouvelle

53 si on en croit les
Je sais bien que la
ne lui ne recule pas
. Il se pourrait donc
de contrôler, fûs-
semble de la vie de ce
ait digne de l'être et
pé au cœur sans avoir
chapelain de la cour,
nts convulsifs, a bien
vra jamais la valeur
Cela étant, Humbert
les biens de l'Eglise,

de son père, était loin d'être un incroyant. Et puis, on raconte ici des choses assez étranges. Je ne dis pas que le roi eut un pressentiment de sa fin ; mais il paraît qu'à l'occasion de l'année sainte, il voulait mettre ordre à sa conscience et demanda à un de ses amis de lui faire venir un confesseur de son choix. Cette personne se rendit au Quirinal, resta longtemps avec le roi. On n'a jamais su ce qui s'est passé dans cet entretien.

Mais voici un autre fait qui est peut-être la suite du premier. Un matin, trois jours avant le départ de la cour pour Monza, un prélat se trouvait à Sainte-Marie-Majeure, à sept heures du matin, quand à son grand étonnement il voit le roi Humbert, seul et sans suite, qui sortait lui aussi de la basilique. Qu'était-il venu y faire à cette heure ? On ne le lui a pas demandé. Mais il est à croire que l'amour d'une promenade matinale ou celui de l'archéologie n'auraient point été suffisants pour le pousser dans une basilique.

— De cet ensemble de faits, on comprend comment Léon XIII a pu interpréter les dispositions du mourant, et, se servant de l'axiôme de saint Bernard, lui en appliquer le texte : *Pro facto reputatur intentio ubi factum excludit necessitas.*

DON ALESSANDRO.

LA QUATRIÈME CONVENTION ACADIENNE

ARICHAT a repris, le 15 août, l'éclat de sa prospérité d'autrefois. La petite ville dénudée du Cap Breton a accueilli, avec enthousiasme, plusieurs centaines de personnes venues de tous les points de l'Amérique où l'influence française se fait sentir. Peut-être, dans sa joie, a-t-elle espéré retenir sur son sol abandonné une partie de ceux que la grande cause acadienne lui amenait si nombreux.

Autrefois riche, prospère et le siège d'un évêché, Arichat a vu, depuis, sa population décroître sensiblement. L'émigration a arraché à sa campagne les bras que réclame tout travail fécond et durable. Elle reste cependant le centre d'une activité commerciale considérable. Le choix qui en a été fait pour la quatrième convention acadienne, témoigne de l'influence qu'elle peut exercer sur la population française du Cap Breton. Son port est un des plus beaux et des plus

vastes de la Nouvelle-France ;
diennne-française ;
Il est facile de pré
on ne travaille pas

La quatrième co
précédentes. Cela
située à l'extrémité
tion générale. Le c
sir la petite ville fr
cette population, o
flamme du patriotisme
compensera les déb
La convention ac
que nous la célébro
revêt un caractère d

Si elle reste la ma
tend surtout à im
renouveau d'activité
les forces vives de la
Ses chefs se concer
sans atténuer le mal
tisme, vont chercher
l'avenir.

C'est le grand con
Le peuple acadien
payé avec des larmes
plaintive et triste co
comme la vie des sa
n'ont pu saisir sur la
lance. Pas une défaut

Les historiens et les
victimes de 1755, ont
l'obéissance à la foi de

L'Acadie reçut les
devoir le don de la fo
avant que les Récollet
Pionniers de la civi
ges, les Acadiens lut
conserver intact le jo
partage de l'Amérique

vastes de la Nouvelle-Ecosse. La population est aux deux tiers acadienne-française ; mais l'usage du français y est en pleine décadence. Il est facile de prévoir le jour où il sera abandonné complètement si on ne travaille pas efficacement à le conserver.

La quatrième convention n'a pas eu tout l'éclat des conventions précédentes. Cela est dû peut-être à la difficulté d'atteindre Arichat, située à l'extrémité est de la Nouvelle-Ecosse, et au défaut d'organisation générale. Le comité cependant avait des raisons spéciales de choisir la petite ville française du Cap Breton. Il voulait raviver chez cette population, oublieuse en apparence de sa glorieuse origine, la flamme du patriotisme et de l'honneur national. Ce but, s'il l'atteint, compensera les déboires qu'il aura peut-être prévus.

La convention acadienne n'est pas la grande fête nationale telle que nous la célébrons, dans la province de Québec, le 24 juin. Elle revêt un caractère de plus haute portée.

Si elle reste la manifestation la plus pure de la fierté nationale, elle tend surtout à imprimer au travail de réorganisation sociale un renouveau d'activité. Elle s'impose le devoir d'unir plus étroitement les forces vives de la nation, de les maîtriser pour les mieux diriger.

Ses chefs se concertent pour mesurer ensemble le chemin parcouru ; sans atténuer le mal ni embellir le bien, leur sagesse et leur patriotisme vont chercher, dans le passé, les lumières et les remèdes pour l'avenir.

C'est le grand conseil de la nation.

Le peuple acadien — nous pouvons maintenant le nommer ainsi — a payé avec des larmes et du sang le droit de vivre. Son histoire est plaintive et triste comme une élégie, belle comme une idylle, et pure comme la vie des saints. Au milieu des souffrances, les bourreaux n'ont pu saisir sur la figure de leurs victimes aucun signe de défaillance. Pas une défection n'est venue ternir le récit de ce long martyre.

Les historiens et les poètes, qui ont travaillé à la réhabilitation des victimes de 1755, ont été épris d'admiration pour un peuple chez qui l'obéissance à la foi de Jésus-Christ a toujours été la loi suprême.

L'Acadie reçut les premiers missionnaires français. Un peuple lui devait le don de la foi, dans la conversion de son chef Membertou, avant que les Récollets fussent débarquées à Québec.

Pionniers de la civilisation chrétienne parmi les peuplades sauvages, les Acadiens luttèrent pendant plus d'un siècle et demi, pour conserver intact le joyau que Dieu avait donné à la France dans le partage de l'Amérique.

ACADIENNE

prospérité d'autre-Breton a accueilli, e personnes venues e française se fait ir sur son sol abandonnée lui amenait

ché, Arichat a vu, migration a arraché à id et durable. Elle iciale considérable. vention acadienne, a population fran-beaux et des plus

on raconte ici des un pressentiment sainte, il voulait s amis de lui faire e rendit au Quirice qui s'est passé

la suite du pre-cour pour Monza, t heures du matin, nbert, seul et sans t-il venu y faire à croire que l'amour ie n'auraient point

et Léon XIII a pu ant de l'axiôme de o reputatur inten-

ON ALESSANDRO.

Avantageusement placée aux confins de la Nouvelle-France, garnie de ports vastes et sûrs, d'une grande fertilité et d'une beauté sans égale, l'Acadie était aux yeux des ennemis de la France une proie enviable à tous les points de vue. Quand Louisbourg eut dressé sur l'Atlantique ses épais bastions, l'inquiétude assombrit le regard du mercantile Anglais. Il ne vit ses comptoirs en sûreté, qu'au jour où le drapeau de l'Angleterre eut flotté sur la côte redoutée.

La France elle-même ne comprit que trop tard l'importance de son immense possession acadienne. Mais les colons, eux, gardaient dans leur cœur un amour inviolable à la mère-patrie. On peut attribuer une grande partie de leurs souffrances à leur refus d'oublier et de combattre ceux qui les avaient délaissés.

Les sévérités inexorables ont été trouvées impuissantes à leur faire oublier leur patrie d'origine. Ils résistèrent au vent de la persécution, jusqu'à l'heure où la tourmente vint les disperser comme les feuilles jaunies de l'automne.

Leur héroïsme, dans la violence de la dispersion, offrit au monde, une fois de plus, le spectacle de l'écrasante supériorité de la victime chrétienne sur le bourreau. Pendant plus de cinquante ans les détails des souffrances de ce peuple changeront, les personnages ne seront plus les mêmes, mais toujours les mêmes scènes de douleurs reparaitront.

Les solitudes ensoleillées du Mississipi, les vastes plaines de la Georgie, de la Caroline et de la Floride ont retenti de leurs chants d'exilés. Les populations de la Nouvelle-Angleterre ont vu le hideux forfait aggravé par tous les détails, par toutes les circonstances de son exécution.

L'Angleterre et la France, les Antilles et le Canada ont recueilli ces tristes débris d'un peuple impitoyablement anéanti.

Les persécuteurs ne se sont point lassés ; mais la religion a toujours étouffé dans le cœur du peuple persécuté le cri de malédiction qu'il aurait pu jeter. Les victimes ont été martyres dans toute la belle signification du mot.

Puis le silence s'est fait autour des Acadiens. Pendant de longues années on les a crus à jamais ensevelis dans leur glorieux linceuil.

Leurs missionnaires leur avaient été enlevés, leurs biens confisqués, toutes leurs libertés violemment ravies. Et la France, vaincue, avait repassé la mer.

Les Canadiens tout occupés à la conquête de leurs droits avaient oublié, du moins civilement, leurs frères de l'Acadie.

La persécution avait été réduite en 1755.

L'immigration anglaise considérait comme des Acadiens.

A la faveur de ces Acadiennes revinrent.

l'émigration française, en 1755.

aux groupes acadiens.

Edouard, du Nouveau-Canada.

qui avaient travaillé avec ardeur.

de nouvelles ouailles. Ils oublièrent la mère-patrie qu'ils avaient.

religion et des coutumes.

L'abbé Sigogne a la tête de son zèle prudent et d'un

pèlerinage pour ces Acadiens.

L'heureux ascendant de la dernière chaîne qui les unissait aux autres sujets.

Le trop fameux serment des Acadiens.

aux choses publiques et à l'esprit de justice du gouvernement.

Enfin, les Acadiens protestèrent, leur grande protestation assuraient désormais l'indépendance de leur pays. De nouvelles institutions furent constituées.

Mais il leur fallait des écoles, pour arriver à défendre leurs intérêts nationaux.

L'entrée de la légation française ; mais les écoles furent fermées.

Ce ne fut qu'en 1864 que fut fondé le collège classique de Montserrat.

collège classique de Montserrat pour ouvrir aux carrières politiques et dignes d'occuper les premiers rangs.

Depuis cette époque, les Acadiens ont pu participer à la vie politique et sociale de leur pays.

La persécution avait fini son œuvre. La population des Acadiens était réduite en 1767, à 1265 personnes, de 20,000 qu'ils étaient avant 1755.

L'immigration anglaise en s'emparant de leurs propriétés les considérait comme des étrangers qui certes ne pouvaient l'inquiéter.

A la faveur de cet oubli de leur existence, plusieurs familles acadiennes revinrent s'établir dans les provinces maritimes. La révolution française, en expulsant le clergé du territoire français, fournit aux groupes acadiens des îles de la Madeleine, de l'Île du Prince-Edouard, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse des prêtres qui avaient donné l'exemple des plus admirables vertus. Ils travaillèrent avec ardeur au relèvement moral et religieux de leurs nouvelles ouailles. Ils ravivèrent dans leur cœur, avec le souvenir de la mère-patrie qu'ils aimaient toujours, l'amour de la langue, de la religion et des coutumes de la France.

L'abbé Sigogne a laissé à la Baie Sainte-Marie les traces impérissables de son zèle prudent et actif. Son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage pour ces populations reconnaissantes.

L'heureux ascendant qu'il avait conquis sur Haliburton, brisa la dernière chaîne qui retenait le peuple acadien loin des libertés garanties aux autres sujets britanniques.

Le trop fameux serment du *test*, qui rendait les catholiques inhabiles aux choses publiques fut aboli, en 1827, grâce à son influence et à l'esprit de justice du gouvernement de la Nouvelle-Ecosse.

Enfin, les Acadiens pouvaient vivre heureux. Leur esprit d'initiative, leur grande probité et leur nombre toujours croissant, leur assuraient désormais une place importante au milieu des races étrangères de leur pays. Depuis 1818 la hiérarchie catholique était régulièrement constituée.

Mais il leur fallait encore réduire à néant des obstacles innombrables, pour arriver aux charges qui leur permettraient de défendre leurs intérêts nationaux.

L'entrée de la législation et des professions libérales restait ouverte ; mais les écoles supérieures manquaient aux Acadiens.

Ce ne fut qu'en 1864 que le Père Lefebvre, par la fondation du collège classique de Memramcook, put répandre l'instruction et former aux carrières politiques et libérales des hommes qui se montrèrent dignes d'occuper les premières places.

Depuis cette époque, féconde en résultats durables, les Acadiens

ont marché à pas de géant. Les fils des persécutés ont salué avec enthousiasme le jour nouveau qui se levait plein de promesses.

Les 1265 abandonnés de 1767, étaient un siècle plus tard, au nombre de 100,000 prêts à revendiquer leur part de liberté. C'était le triomphe, la victoire complète et durable.

Les groupes disséminés, comme autant de corps de garde oubliés par leur armée, sans chef et sans discipline, ne seraient plus autant exposés et presque condamnés à l'effacement absolu.

Les Canadiens de leur côté ont entendu leur voix, et ce n'était pas un sanglot. Ils leur ont tendu la main, non sans quelque hésitation, il est vrai.

La convention des Acadiens, comme la fête nationale des Canadiens, donnent le spectacle de l'union des deux fils aînés de la France en Amérique.

Aujourd'hui, après quarante ans de lutttes et de travaux et en mettant en œuvre tout ce que la justice d'une bonne cause peut suggérer, les Acadiens sont les maîtres de leur destinée. Ils trouvent dans leur glorieux passé des titres surabondants au respect de leurs concitoyens.

Leur nombre, leur influence et leurs qualités éminentes assurent à leur existence nationale une vigueur inépuisable. Déjà on ne compte plus les postes qu'ils occupent dans les plus honorables carrières. « Ils sont représentés », dit l'abbé Casgrain, leur sympathique ami, « par des hommes de leur race dans le sénat et aux communes du Canada ; ils ont leurs députés et même des ministres aux législatures locales, des hommes instruits et marquants parmi toutes les classes de la société, dans le clergé et dans les professions libérales. »

« On ne compte plus le nombre de leurs écoles à la tête desquelles brille le collège classique de Memramcook. Ils ont plusieurs couvents voués à l'instruction de la jeunesse, dans chacune des provinces, et jusqu'aux Iles de la Madeleine. »

« Ils ont leurs journaux français, vigoureusement rédigés qui font valoir leurs droits et qui entretiennent passionnément le culte des souvenirs, l'attachement à leur langue et à la France, tout en proclamant leur entière fidélité à l'Angleterre. En un mot, ils possèdent tous les éléments de progrès qu'il est possible de souhaiter. »

Leurs conventions plénières, destinées, dans la pensée de leurs fondateurs, à protéger et à fortifier cette vie nationale, ont obtenu des résultats d'une haute portée.

Le plus grand d

de leur influence

Si les autres nat

dais, ont adopté pr

été sans de nombre

L'expérience des

sur ce point. Quant

plus parler que l'ar

qu'un pas à franchi

conservation de no

conservation de notre

Les chefs du peu

favoriser et à répan

collèges classiques, t

formation d'un clerg

françaises sont enco

A la convention d

été débattue longuen

dant il est facile de

la solution désirée.

nationalités, les Aca

prêtres de leur sang

Le temps nous manq

de cette quatrième

numéro, d'en tirer les

résultats possibles.

TAILLEFER ET



VOICI un pe

qui prou

amis du S

C'était en 1861, al

aux insultes de ses

ravir, une à une, le

populations cathol

nouvelle, aussi bier

elles aussi, à mon

Le plus grand danger qui menace les Acadiens est l'anglicisation de leur influence sociale.

Si les autres nationalités qui les entourent, les Ecossais et les Irlandais, ont adopté presque exclusivement l'usage de l'anglais, ce n'a pas été sans de nombreuses défections.

L'expérience des Canadiens et peut-être des Acadiens est déjà faite sur ce point. Quand ils renient la langue de leurs ancêtres pour ne plus parler que l'anglais, il ne leur reste, pour un trop grand nombre, qu'un pas à franchir pour tomber dans l'indifférence religieuse. La conservation de notre langue française est intimement liée à la conservation de notre foi.

Les chefs du peuple acadien l'ont compris. Leurs efforts tendent à favoriser et à répandre de plus en plus l'instruction. Deux nouveaux collèges classiques, fondés dans ces dernières années, travaillent à la formation d'un clergé national ; car beaucoup de paroisses acadiennes françaises sont encore desservies par des prêtres de langue anglaise.

A la convention du 15 août dernier, cette question importante a été débattue longuement, mais peut-être sans résultat pratique. Cependant il est facile de prévoir que la seule puissance des choses hâtera la solution désirée. En nombre égal aux catholiques des différentes nationalités, les Acadiens verront bientôt dans le haut clergé des prêtres de leur sang préposés à la garde de leurs plus chers intérêts. Le temps nous manque aujourd'hui pour donner un compte-rendu de cette quatrième convention. Nous essaierons, dans un prochain numéro, d'en tirer les leçons qui s'en dégagent, et d'en montrer les résultats possibles.

LUDOVIC D'EU.

TAILLEFER ET LA BANNIÈRE DU SACRÉ-CŒUR

 OICI un petit épisode de l'histoire du Canada, qui prouve qu'il y a autre chose, parmi les amis du Sacré-Cœur, que de vulgaires "bigots". C'était en 1861, alors que le grand Pie IX était en butte aux insultes de ses ennemis et que l'on commençait à lui ravir, une à une, les différentes pièces de ses Etats. Les populations catholiques du Canada s'émurent, à cette nouvelle, aussi bien que celles de l'Europe. Elles tinrent, elles aussi, à montrer leur amour pour le Père commun

des fidèles. Plusieurs centaines de jeunes gens s'inscrivirent parmi les " Zouaves " et n'hésitèrent pas à traverser les mers pour voler à la défense du Saint-Père.

Ils s'embarquèrent à Marseille, ayant à leur tête la bannière du Sacré-Cœur. Le quai était couvert de monde. Tandis que les nouveaux soldats du pape se rendaient au bateau, quelques impies italiens se hasardèrent à les insulter, leur lançant quelques-uns de leur propos favoris. Mal leur en fut. Le commandement avait été confié à Taillefer, ce héros désormais célèbre dans notre histoire. Il portait bien son nom, ayant une taille gigantesque et une force en proportion.

Le capitaine Taillefer crut que c'était à lui que revenait le devoir de venger l'injure faite au drapeau. Après avoir patienté quatre ou cinq minutes, il s'avance droit vers le principal des insulteurs : — Que vous avons-nous fait, lui dit-il, pour que vous nous insultiez ? — Ce n'est ni vous ni vos compagnons que je siffle, répondit l'Italien, c'est votre drapeau. — A ces mots Taillefer se redresse. — Ah ! dit-il, c'est notre drapeau que vous insultez. J'aurais pardonné une insulte adressée à moi seul, mais à notre drapeau, c'est autre chose ; vous allez faire amende honorable. — Il dit et appuyant ses deux énormes mains sur les épaules de l'insolent, il l'écrase en quelque sorte de son poids, et le fait tomber à genoux en lui criant d'une voix de tonnerre : — Amende honorable au Sacré-Cœur ! — Et comme notre individu hésite, étonné, éperdue, il lui crie une seconde fois : — Amende honorable au Sacré-Cœur ! — L'impie comprend qu'il faut s'exécuter. Il le fait de son mieux, et disparaît dans la foule sans dire ni mot dire.

" Non seulement les militaires, remarquaient un journal de Marseille, mais tous les hommes d'honneur sans distinction de croyance ou d'opinion, s'accordent à dire qu'il était bien naturel aux Zouaves Canadiens de ne pas laisser insulter leur drapeau, lorsqu'ils avaient à soutenir le nom de leur pays et l'honneur de leur cause sur une terre étrangère. "

(Annales de Sainte-Anne).

M. L.



27 ans.

J.-Alf

sa fan

C'est là qu'il étudiait les études classiques. C'est là qu'il se souvenait d'un éminent appel d'âmes dans le sacrifice complet. Les plus périlleuses de l'Afrique, où trier tuent en se robustes, exerçaient leur ténacité. Il vouloit dessiner, il sollicitait Jésus et il s'embarqua. Mais ses aspirations et, sues, venant au Canada. Quelques mois plus tard, grand séminaire de piété, d'application le 29 septembre 1899 au Sacré-Cœur, à Montréal. C'est là qu'il souffrit de la maladie de phtisie. Lui conseillaient de ne pas croire à la guérison définitive, il consentit à aller de vie, il était trop tard. Sourdeusement le Ni l'air pur de la soins dévoués de mieux se produisit l'illusion d'un retour. Au printemps de le curé Adam en 1

M. L'ABBE J.-ALFRED DENIS



27 ans, dans la fleur de la jeunesse, M. l'abbé J.-Alfred Denis vient de s'éteindre, au sein de sa famille, à Saint-Cuthbert-de-Berthier.

C'est là qu'il naquit le 1 juillet 1873. Après de solides études classiques au collège de Joliette — où il a laissé le souvenir d'un élève studieux, intelligent et soumis — sentant l'appel divin, il résolut de se consacrer au salut des âmes dans le sacerdoce. Son cœur ardent rêvait d'une oblation complète. Les missions lointaines l'attiraient. Les plus périlleuses, surtout celles du Zambèse, au sud de l'Afrique, où les fatigues du ministère et le climat meurtrier tuent en sept ou huit ans les missionnaires les plus robustes, exerçaient sur son âme une séduction toute particulière. Il voulut y vouer sa jeunesse et sa vie. Dans ce dessein, il sollicita son admission dans la compagnie de Jésus et il s'embarqua pour l'Angleterre pour y faire son noviciat. Mais ses forces n'étaient pas à la hauteur de ses aspirations et, sur le conseil de ses supérieurs, il dut revenir au Canada.

Quelques mois après, en septembre 1892, il entra au grand séminaire de Montréal. Il y fut un modèle de piété, d'application et de régularité. Ordonné prêtre le 29 septembre 1897, il fut aussitôt nommé au vicariat du Sacré-Cœur, à Montréal, poste qu'il occupa durant deux années. C'est là qu'il ressentit les premières atteintes de la maladie de poitrine qui devait l'emporter. Ses amis lui conseillaient la prudence, la modération. Il ne voulut pas croire à la gravité de son état. Malgré ses forces défaillantes, il continuait à se dépenser pour les âmes. Quand, en septembre 1899, sur l'ordre du médecin, il consentit à aller demander au village natal le repos et la vie, il était trop tard.

Sourdement le mal implacable avait fait son œuvre. Ni l'air pur de la campagne, ni les secours de l'art, ni les soins dévoués de la famille ne purent l'enrayer. Un mieux se produisit cependant qui donna à ses amis l'illusion d'un retour possible à la santé.

Au printemps de cette année, pendant l'absence de M. le curé Adam en Europe, M. Denis revint passer quel-

ens s'inscrivi-
pas à traverser
ère.

à leur tête la
vert de monde.
e rendaient au
rdèrent à les
propos favoris.
ait été confié à
notre histoire.
gigantesque et

lui que reve-
lrapeau. Après
s'avance droit
ous avons-nous
z ? — Ce n'est
ondit l'Italien,
fer se redresse.
vous insultez.
moi seul, mais
ous allez faire
s deux énormes
ase en quelque
ux en lui criant
rable au Sacré-
tonné, éperdue,
e honorable au
faut s'exécuter.
a foule sans rire

uaient un jour-
d'honneur sans
1, s'accordent à
es Canadiens de
rsqu'ils avaient
onneur de leur

(Sainte-Anne).

ques mois au milieu de ses confrères au Sacré-Cœur, s'occupant même un peu du ministère paroissial. En juillet, se sentant plus faible, il retourna dans sa famille. Ce fut pour y mourir.

Vendredi, le 17 août, il rendait son âme à Dieu, après une abondante hémorragie, le jour des funérailles de M. l'abbé Lafortune qui fut, durant deux années, son compagnon de labeur à l'église du Sacré-Cœur.

Enlevés tous deux au début de leur carrière sacerdotale, ils ont "fourni en peu de jours une longue étape"; et Dieu, qu'ils ont bien servi, leur a accordé, nous l'espérons, la récompense des bons et fidèles serviteurs.

Chers amis disparus! leur image me suit partout et au moment où je trace ces lignes remplies de leur souvenir, mon âme est en proie d'une profonde et douloureuse émotion. Se peut-il qu'ils ne soient déjà plus ces confrères aimés avec lesquels, naguère encore, nous devisions d'avenir!

Comme l'avenir nous est un livre fermé!

Il y a douze mois à peine, qui eût prêté que M. Lafortune, cet homme taillé en hercule, débordant de vigueur et de santé, mourrait en pleine jeunesse, trois jours avant son confrère, qui portait alors sur ses traits amaigris, dans sa démarche fatiguée et son regard luisant de fièvre, le signe fatal de la phthisie pulmonaire? Elle dit vrai la ballade allemande: *les morts vont vite*.

Le clergé de Montréal le constate douloureusement. Depuis un mois, il pleure trois de ses membres défunts: M. le chanoine Piché, M. Lafortune et M. Denis.

Et nous qui avons fait à peine les premiers pas dans la vie sacerdotale, dont le sentier parcouru,

Comme une voie antique est bordé de tombeaux;

nous qui plus d'une fois déjà, au cours d'une maladie réputée mortelle, avons entendu au-dedans de nous-même le *responsum mortis* dont parle l'apôtre, comment ne pas voir dans ces jeunes tombes fraîchement ouvertes un avertissement et une leçon: *estote parati...*

Puissions-nous les comprendre et les mettre à profit!

E. L.

Etats-Unis, 27 août.

AU



E cardinal
tété, re
matique
du Saint-Siège,
sée au Vatican p
Le secrétaire
qu'une certaine
can une interpré
Le Saint-Siège
grande faveur l
à entourer le cor
culte.

Comme chef d
côté donner faci
des messes et offi
requisse.

Mais le pape ne
faite aujourd'hui
du 20 septembre
être changé dans
un état de chose
façon accepter.

Le fait que le
léances du pape
les offrir directem
Marguerite, marq
Siège.

Ni ici, ni ailleur
Savoie, aussi long
Ville Eternelle.

C'est ce principe
Vatican. Tous les
sances ou tous les
seront pas reçus at
rinal.

Victor-Emmanue

AU SUJET DE LA MORT

Du roi Humbert

LE cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, recevant quelques membres du corps diplomatique qui voulaient sonder les dispositions du Saint-Siège, a renouvelé l'expression de l'horreur causée au Vatican par l'assassinat du roi Humbert.

Le secrétaire d'Etat a cependant fait légèrement sentir qu'une certaine presse a donné des sentiments du Vatican une interprétation erronée.

Le Saint-Siège a vu et ne pouvait voir qu'avec une grande faveur l'empressement de la reine Marguerite à entourer le corps du roi de toutes les manifestations du culte.

Comme chef de la religion, Léon XIII pouvait de son côté donner faculté à tous les ecclésiastiques de célébrer des messes et offices funèbres avec la pompe qui serait requise.

Mais le pape ne peut, non plus, oublier que la situation faite aujourd'hui au Saint-Siège est la même que celle du 20 septembre 1870. Rien, par conséquent, ne pourra être changé dans l'attitude du Vatican, tant que durera un état de choses que le pontife ne peut en aucune façon accepter.

Le fait que le cardinal Rampolla a adressé les condoléances du pape à la princesse Clotilde, au lieu de les offrir directement au prince de Naples ou à la reine Marguerite, marque nettement le programme du Saint-Siège.

Ni ici, ni ailleurs, le pape ne reconnaîtra la maison de Savoie, aussi longtemps qu'elle n'auront pas quitté la Ville Eternelle.

C'est ce principe supérieur qui dictera l'attitude du Vatican. Tous les représentants catholiques des puissances ou tous les représentants des Etats catholiques ne seront pas reçus au Vatican s'ils mettent le pied au Quirinal.

Victor-Emmanuel III a adressé au peuple italien une

1 Sacré-Cœur,
paroissial. En
dans sa famille.

e à Dieu, après
néralgies de M.
nées, son com-
r.

rrière sacerdo-
ongue étape";
lé, nous l'espé-
rviteurs.

suit partout et
de leur souve-
et douloureuse
lus ces confrè-
nous devisions

é!

lit que M. Lafor-
ant de vigueur
rois jours avant
traits amaigris,
uisant de fièvre,
Elle dit vrai la

oulousement.
mbres défunts:
Denis.
niers pas dans la

tombeaux;

d'une maladie
is de nous-même
comment ne pas
nt ouvertes un
nettre à profit!

E. L.

proclamation dans laquelle, après avoir fait naturellement l'éloge de son père et rappelé les principaux actes de son règne, il promet de maintenir les institutions qui se résument dans " Rome intangible ", " gage d'intégrité pour l'Italie ".

Oui Rome est *intangible*, mais envisagée uniquement comme étant la capitale de la papauté, la Ville Eternelle. Et celle-là on n'y touche pas sans crime, et sans qu'il en coûte cher. Les deux derniers rois d'Italie en ont fait la cruelle expérience. Puisse leur successeur ne pas l'éprouver à son tour !

LES TABLES TOURNANTES



DANS un des derniers numéros de la *Revue du monde invisible*, nous trouvons la lettre suivante adressée à M. le directeur de la dite revue.

Monseigneur,

Permettez-moi de porter à votre connaissance un fait très véridique, relaté dans un journal de Bretagne, et dont le principal acteur est mon neveu, jeune homme plein de foi et de caractère, un vrai Breton. Je laisse la parole au journal et m'abstiens de tout commentaire. Les faits parlent par eux-mêmes.

Dans une garnison de notre région, des sous-officiers se livraient fréquemment à des expériences de tables tournantes. Souvent ils abandonnaient le plaisant pour s'occuper de sujets religieux, et, à les entendre, la table, par ses réponses, avait démoli de fond en comble la religion chrétienne. D'après elle, Jésus-Christ n'était pas Dieu, sa religion n'était pas divine ; la seule bonne était la religion spirite, et ainsi ces jeunes gens eux-mêmes commençaient à prendre au sérieux ces révélations, et n'étaient pas éloignés de rendre un culte à ces esprits complaisants qui se montraient si empressés à leur répondre.

Volontiers ils parlaient de leurs expériences à leurs camarades et avaient réussi à en entraîner un grand

nombre à ces résistaient et par l'Eglise. L son énergie. A connaître les b dans la table, e ses affirmations

Voyant qu'on que la divinité notre brave et j Il accepta d'assi dre part à la ch vement.

Comme de c commença par l serait trop long tait impassible ce jeu étrange.

Puis, les adeptions religieuses. posées.

D. La religion D. Est-elle divin vraie religion ? I

Les adeptes du

Le jeune serg mais il était loin

Poussé par je n manda à son tou lui fut accordée.

D. Au nom de dire la vérité. La

Oui. — D. Jésus-

D. Le spiritisme e

D. Tu te moques c à les tromper ? R.

— Au nom de l gnant le geste à la tirant un crucifix table, qui s'arrêta à

nombre à ces séances. Mais plusieurs bons chrétiens résistaient et refusaient de se prêter à ce jeu condamné par l'Eglise. L'un d'eux surtout se faisait remarquer par son énergie. A celui-là, ils ne craignaient pas de faire connaître les blasphèmes vomis par l'esprit malin caché dans la table, et ils le mettaient au défi de répondre à ses affirmations catégoriques.

Voyant qu'on doutait de la puissance de son Dieu, et que la divinité même de Jésus-Christ était mise en doute, notre brave et jeune sergent crut devoir accepter le défi. Il accepta d'assister à une séance, mais il refusa de prendre part à la chaîne formée pour mettre la table en mouvement.

Comme de coutume, la table se mit à tourner ; on commença par lui poser des questions insignifiantes qu'il serait trop long de rapporter ; notre jeune homme assistait impassible en apparence, mais au fond très ému, à ce jeu étrange.

Puis, les adeptes du spiritisme abordèrent les questions religieuses. Voici le sens des questions qui furent posées.

D. La religion chrétienne est-elle bonne ? R. Non. — D. Est-elle divine ? R. Non. — D. Quelle est donc la vraie religion ? Est-ce la religion spirite ? R. Oui.

Les adeptes du spiritisme triomphaient.

Le jeune sergent chrétien était profondément ému, mais il était loin de s'avouer vaincu.

Poussé par je ne sais quelle chrétienne audace, il demanda à son tour à interroger la table. La permission lui fut accordée.

D. Au nom de Dieu, lui dit-il, je te somme de nous dire la vérité. La religion chrétienne est-elle bonne ? R. Oui. — D. Jésus-Christ son chef est-il Dieu ? R. Oui. — D. Le spiritisme est donc une religion fausse ? R. Oui. — D. Tu te moques donc de ces jeunes gens et tu cherches à les tromper ? R. Oui. — D. Tu es donc Satan ? R. Oui.

— Au nom de Dieu, je t'ordonne de t'arrêter. Et, joignant le geste à la parole, notre courageux jeune homme, tirant un crucifix qu'il portait sur lui, le plaça sur la table, qui s'arrêta à l'instant même.

fait naturelle-
principaux actes
stitutions qui
gage d'intégrité

éa uniquement
Ville Eternelle.
et sans qu'il en
e en on fait la
r ne pas l'éprou-

ES

ue du monde invisi-
bressée à M. le direc-

naissance un fait
de Bretagne, et
a, jeune homme
ston. Je laisse la
commentaire. Les

des sous-officiers
riences de tables
le plaisant pour
entendre, la table,
en comble la reli-
christ n'était pas
seule bonne était
gens eux-mêmes
ces révélations, et
lte à ces esprits
pressés à leur ré-
périences à leurs
traîner un grand

Pendant cette seconde partie de l'interrogatoire, qui n'avait pas été prévue au programme, les adeptes du spiritisme étaient restés muets d'étonnement. Devant ce résultat inattendu et cette défaite évidente de leurs esprits, ils s'avouèrent vaincus, et, dès le lendemain, le plus ardent alla trouver un prêtre et se confessa.

Ces faits sont affirmés par deux témoins oculaires dignes de foi.

Apostolat de la Prière

*Intention générale approuvée et bénie par Léon XIII
Pour le mois de septembre 1900 :*

Le zèle

PRIÈRE QUOTIDIENNE DURANT CE MOIS :

DIVIN Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que dans le cœur des chrétiens se développe de plus en plus l'ardeur du zèle apostolique.

Résolution apostolique : Tâchons de faire du bien à ceux qui nous entourent, discrètement, mais courageusement.

AUX PRIÈRES

Sœur Floria Gadbois, auxiliaire des Sœurs Grises de l'Hôpital-Général de Montréal, décédée à Montréal.

Frère Salvator, des Frères de la Charité de Saint-Vincent de Paul, décédé en Belgique.

Sœur Marie-Séraphine du Sacré-Cœur, née Albina Senécal, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Koserefsky, Alaska.